

Comédie



Gilles Lellouche réalise en piscine

L’auteur met en scène des mâles à ne pas jeter avec l’eau du «Grand bain». Ses potes

Cécile Lecoultre

La natation synchronisée pince volontiers le nez des moqueurs, souvent méprisée. Pratiquée par des mâles, quinquagénaires ramollis de surcroît, la discipline prêterait même au ridicule total. Pourtant, «Le grand bain», de Gilles Lellouche, risque fort de mouiller les yeux. Et pas seulement à cause du chlore de la piscine. Car le réalisateur, autrefois acteur, dorlote les bobos existentiels de ses potes vieillissants avec une justesse touchante, d’autant qu’elle se double d’une bienveillance imperméable à tout persiflage sous la ceinture.

Trempée dans le bassin olympique, sommée d’agiter leurs gambettes en cadence et de révéler entre deux fouettés leur féminité enfouie, sa belle équipe nage soudain du vivier des déprimés vers l’euphorie. Leur modeste utopie retrouvée se matérialise par un voyage en camping-car vers la Norvège, à la conquête du titre de champion du monde de natation synchronisée masculine.

Sortez les «petits» mouchoirs, même Guillaume Canet s’y met, dans le rôle du patron psychorigide victime d’une mère sénile qui l’injurie comme une charretière en plein syndrome de La Tourette. L’acteur aussi est déjà passé à la mise en scène, caractéristique partagée

avec d’autres de ses partenaires du «Grand bain». Et ils se dirigent pile-poil. Voir Jean-Hugues Anglade en rockstar ratée, Philippe Katerine en choriste déglingué ou Mathieu

«Tout le monde a vu la taille de son zizi, alors personne ne la ramène»

Benoît Poelvoorde à «L’Équipe»

Amalric en artiste maudit. Cette densité d’acteurs réalisateurs donne la bonbonne d’oxygène garrant de la vitalité et de la cohésion

du projet. Car la plupart du temps, les nageurs n’accusent ici jamais l’effort. Brassant les anecdotes du quotidien, glissant sur le dos au bord des abîmes tragiques, ces champions de la comédie dramatique assurent avec fluidité.

Déliquescence du quinqu

À l’ouest, rien de nouveau chez le quinqu. L’âge frappe ses indolences charnelles, ride ses illusions, perd ses dernières ambitions capillaires. Sa femme supporte ou quitte. Ses potes lui serrent les coudes, unis dans le serment «de ne jamais se juger». Histoire d’éviter la catastrophe.

Sortie du «Grand bain», la

bande joue la promotion potache. «Sous la douche, tout le monde a vu la taille de son zizi et comment t’as l’air con avec un bonnet, alors personne ne la ramène», pontifie Benoît Poelvoorde dans le journal «L’Équipe». Un collègue note que le Belge a fait pipi dans la piscine, un autre que Mathieu Amalric s’est entraîné en cachette. Ce dernier mate avec envie les beaux mollets de Jean-Hugues Anglade, «celui qui porte le mieux le maillot». Philippe Katerine, «velu comme un ours», s’est fait raser les poils du dos. Guillaume Canet, cavalier émérite, avoue sa passion pour le surf et respire la santé. Ça cafte et ça rigole, ça cause slip en lycra vintage et ça pa-

voise en longueurs de bassin, comme pour esquiver les questions qui lèstent «Le grand bain» comme les ceintures de plomb des apnéistes. Pour un peu, les compères se croiraient dans «Flashdance», en pleine fièvre du samedi soir.

Doucher les clichés

La force de Gilles Lellouche, entraîneur à temps plein, tient dans sa manière de doucher les clichés en les contenant dans un cocon paradoxal. Qu’ils se vautrent dans leurs faiblesses ou triomphent de leurs désenchantements, le réalisateur réussit à synchroniser émotion et lucidité. Pour assurer ce tempo, un duo d’équipières joué par Leïla

Bekhti et Virginie Efira lui donne un sacré coup de main. Au scénario, la brune et la blonde interviennent en bombes à retardement. À l’image, elles dopent une intrigue sans cesse menacée d’enlissement feuilletonesque.

De «Vincent, François, Paul... et les autres», de Claude Sautet, en «Virtuoses» de Mark Herman, la comédie chorale a parfois approché le génie en mâles chabadabas. Ceux du «Grand bain» hoquent leurs vérités, puis soufflent un grand coup. C’est déjà ça, chante Sou-chon.

Comédie (Fr., 12/14, 112’).

Cote: ★★ ★

Mise à nu



Benoît Poelvoorde, 54 ans Marcus, patron en faillite, reste goguenard face à la crise, affabule, se persuade lui-même de ses rêves. Mou du bide et incontinent au bassin. **C.LE.**



Philippe Katerine, 49 ans Thierry, gros cœur, petit Q.I., joue la nounou poète et féminine, danse comme un dieu. Forme peu canonique mais endurance olympique. **C.LE.**



Jean-Hugues Anglade, 63 ans Simon, rocker attardé, fauché, raté éternel, rêve de briller dans la lumière pour épater sa fille. Du grand pathétique. **C.LE.**



Guillaume Canet, 45 ans Laurent grogne pour cacher sa sensibilité à vif, sa culpabilité d’avoir placé sa mère sénile. Mais dans le monde du silence, le mutique devient un as. **C.LE.**



Mathieu Amalric, 52 ans Bertrand ôte sa grosse déprime accrochée en bandoulière pour tremper dans le chlore sa crise de la cinquantaine intello, couple, famille, job, etc. **C.LE.**

Trois choses à savoir sur...

«Leave No Trace», une ode à Rousseau

L’Américaine Debra Granik signe un conte puissant sur la résistance aux modèles sociétaux. Art de vivre

1 Le kit de survie sous Donald Trump

Debra Granik poursuit sa mission militante dans l’Amérique de Trump. La cinéaste, 55 ans, ne dévie pas d’un pouce dans son exposition sans misérabilisme de la mar-

ginalité. Chaque film semble l’encourager à croire toujours dans un éclat d’humanité qui demeure aux heures les plus sombres. De quoi doper le moral plutôt que l’abatte.

2 Béhaviorisme à la Rousseau

Will et sa fille survivent dans une forêt de Portland. Expulsés, ils se voient offrir un toit, du boulot, une éducation. Corruption? Dilemme pour l’adolescente.



SCOTT GREEN

3 Révélée comme jadis J. Law

La réalisatrice semble avoir le chic pour déceler de la graine de star. Comme Jennifer Lawrence qui éblouissait dans l’âpre «Winter’s Bone» et décrocha l’Oscar. Dans «Leave No Trace», la Néo-Zélandaise **Thomasin McKenzie**, 18 ans, prend le même chemin. **C.LE.**

Drame (É.-U., 119’, 10/12) ★★ ★

Autres sorties

«Jean-Christophe & Winnie» Après son merveilleux hommage à J. M. Barrie dans «Neverland», toujours en rupture avec sa veine ténébreuse, le Grison de Hollywood Marc Forster illustre Winnie pour Disney. Son complice, Ewan McGregor, joue l’écrivain A. A. Milne. Bon enfant, évidemment. (É.-U., 103’, 6/8) Cote: ★ **«Fahrenheit 11/9»** Frappé par les dates inversées, Michael Moore pourfend Donald Trump comme en 2004 les George Bush père et fils dans «Fahrenheit 9/11». Espérons que l’Amérique survivra aux uns et aux autres. (É.-U., 128’, 12/14) Cote: ★★

«Le jeu» Pour corser un dîner parisien entre potes, chacun pose son portable sur la table et partage tous ses appels. Photos pornos, amants virtuels et autre sortie du placard plombent le menu doux-amer. Même pas drôle. (Fr., 90’, 8/12) Cote: O **«Nos batailles»** Largué, seul, Olivier chancelle face à sa charge paternelle, comme ses enfants dé-routés par la situation, ou sa sœur débordant d’affection. Grâce aux acteurs, Laetitia Dosch lumineuse ou Romain Duris carrément formidable, une réussite inattendue sur un thème désormais banal. (Fr., 98’, 12/12) Cote: ★★ **C.LE**